

Ci-gît Adolphe

de Jean-Marie MILLE

PERSONNAGES

(par ordre de prise de parole)

Tabellion	Pauline	Marloupriot
Albert	Raymonde	Photographe
Charles	Lucie	
Adolphe	Yvette	

Projection du tableau de Jean-Louis Forain [After the Ball, the Reveler](#) (1881). La scène se passe à Paris à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur d'un politicien qui est en pleine campagne électorale. Adolphe est allongé sur un lit. A priori, il est mort. Entrent Tabellion, un notaire, suivi d'anciens amis d'Adolphe qui semblent le prendre à partie.

TABELLION. – Messieurs, je vous en prie, calmez-vous. Vous vous sentez peut-être le droit de juger Adolphe mais je crois que vous gagneriez à aller aux renseignements auprès de sources fiables.

ALBERT. – Vous ne chercheriez tout de même pas à justifier son comportement envers la mère Racolet. Après lui, il faut tirer l'échelle.

TABELLION. – Si vous le connaissiez mieux, votre jugement serait autre et vous ne vous feriez pas l'écho de la médisance.

CHARLES – Je trouve que vous avez bien du culot d'oser nous demander de nous apitoyer sur le sort d'un énergumène qui ne vaut pas la corde pour le pendre. Avant d'entendre vos sornettes, sachez que j'ai côtoyé ce zigoto pendant des années avant qu'il ne prenne la poudre d'escampette pour une terre étrangère comme un malfaiteur qu'il était devenu.

TABELLION. – Je ne plaide nullement sa cause. Je tiens tout bonnement à vous instruire de certains événements de son passé qui vous aideront peut-être à vous dessiller les yeux.

ALBERT – Monsieur le notaire, je savais que ça divague un peu dans votre tête mais je vous assure que vous ne connaissez pas grand-chose au genre humain.

TABELLION. – Chez vous deux, à n'en pas douter, la sagesse abonde, mais vous ne me semblez pas très friands de vérité.

ALBERT. – La vérité, laissez-moi rire. La vérité, je vais vous la dire tout uniment, votre protégé s'était promis en mariage à la mère Racolet, mais à la dernière minute, il s'est dérobé sans rendre raison à quiconque. Là-bas, au pays, tout le monde connaît la cause de son départ précipité.

CHARLES. – Eh oui, monsieur le philosophe, vous avez la cervelle dans les nuages et

vous tentez de nous faire avaler des couleuvres. Le fait brutal, c'est que la mère Racolet était enceinte et que notre très cher Adolphe, le défunt ci-gisant, avait d'autres projets en tête que de torcher les fesses à toute une marmaille.

TABELLION. – Vous êtes vraiment impayables, bien confits en sainteté. Vous jetez la pierre à un homme dont vous ne connaissez en fait pas grand-chose. Et qui plus est, vous en faites déjà un mort. J'espère qu'il prend bonne note de vos commentaires et qu'il changera le testament qu'il m'a demandé de dresser pas plus tard qu'hier.

ALBERT. – Qu'est-ce que vous chantez ? Adolphe est bel et bien mort. Regardez donc. On dirait une statue de marbre et il est froid comme un bloc de glace.

TABELLION. – Vous l'avez donc tâté, palpé ?

CHARLES. – Pour qui nous prenez-vous, des vicelards ?

ALBERT. – Dites donc notaire, vous essayez de nous entourlouper, hein ? On vient d'apprendre qu'il est tombé raide mort dans la salle de bal et que Mortibus, le médecin légiste, ordonna qu'on le déposât sur ce lit. Je l'observe depuis cinq minutes et il se raidit à vue d'œil.

ADOLPHE. – Qui vive ?

(Chaque fois que le défunt présumé parle, le notaire fait en sorte de le bloquer de la vue des deux gaillards. Le lit ou le mur du fond s'illumine en rouge.)

CHARLES. – C'est une plaisanterie de mauvais goût.

TABELLION. – Revenons à nos moutons. Adolphe, figurez-vous, avant de s'empêtrer dans le borbier Racolet, il était fou amoureux de la jolie Manouche.

ADOLPHE. – Qui vive ?

CHARLES ET ALBERT. – C'est vous, c'est vous qui venez de dire : Qui vive ?

ALBERT. – J'en mettrais ma main au feu.

TABELLION. – Non seulement vous voyez rouge mais, comme Jeanne d'Arc, vous entendez aussi des voix ?

CHARLES. – Ventriloque, vous ne seriez pas ventriloque par hasard ?

TABELLION. – A mon escient, pas que je sache. Je disais donc qu'Adolphe

CHARLES. – Parler en mal des morts, surtout en leur présence, risque de nous porter

malheur. On devrait peut-être passer dans la pièce d'à côté.

- TABELLION. – Quelquefois, il vous en coûte plus de parler en mal des vivants, des gens en chair et en os, de ce qui palpite. Le marbre, c'est glaçant, inamical, mais jamais caractériel.
- ALBERT. – Votre prêchi-prêcha m'indispose, notaire. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec Adolphe.
- TABELLION. – En finir avec la personne d'Adolphe ou avec son histoire ?
- ALBERT. – Vous vous croyez drôle sans doute.
- CHARLES. – C'est l'humour d'un pisse-froid.
- TABELLION. – Ou de celui d'une recrue d'un monteur de canulars. Quoi qu'il en soit, Adolphe, adolescent, en pinçait pour la petite Manouche qui passait chaque été les grandes vacances chez ses grands-parents paternels—les Simonet. Vous vous souvenez de Manouche Simonet ?
- CHARLES. – La petite mijaurée de Paris. Toujours pimpante.
- ALBERT. – Et un abîme d'érudition. Oui on s'en souvient. Elle nous regardait de haut et nous traitait par-dessous la jambe, cette sainte nitouche.
- TABELLION. – Après tout, il se pourrait qu'elle fût un bon juge de caractère.
- ALBERT. – Mais dites donc les Simonet, si je ne m'abuse, c'était le genre à se pousser du col.
- TABELLION. – Pour une fois, vous avez frappé juste. Après que le fiston nagea dans l'opulence à Paris, le vieux Simonet se crut le premier moutardier du pape.
- ALBERT. – Et le fils, on m'a dit, se prenait carrément pour le pape. Allez donc savoir ce qu'il apprenait chez les curés en pension.
- TABELLION. – Bref, une nuit, le petit vieux surprit Adolphe en train de grimper à l'échelle qu'il avait coutume d'utiliser afin de se glisser jusque là, ni vu ni connu, dans la chambrette de Manouche où de toute évidence, et mes sources sont bonnes
- ADOLPHE. – Excellentes, je dirais même.
- CHARLES. – Je crois que le notaire veut nous faire tourner en bourrique.
- TABELLION. – Messieurs, un peu de patience. Donc, Adolphe et Manouche filaient un amour tendre ...

- CHARLES. – Le bloc de glace ?
- ALBERT. – Quoi, le bloc de glace ?
- CHARLES. – J' suis pas sûr.
- ALBERT. – Mais enfin, tu veux que je le touche, que je le secoue ?
- ADOLPHE. – Ah que non !
- CHARLES. – Albert, ce macchabée me fait froid dans le dos. C'est comme si l'esprit d'Adolphe s'emparait de mes omoplates.
- TABELLION. – Je ne viendrai jamais à bout de cette histoire si vous continuez à m'interrompre. Adolphe, au moins, a la délicatesse d'un gentleman.
- ADOLPHE. – Amen.
- TABELLION. – Donc, après la découverte du pot aux roses, les Simonet n'y sont pas allés par quatre chemins. Ils mirent Manouche dans le premier train disponible sur le chemin du retour vers Paris. Le seul souvenir que le pauvre Adolphe gardait de sa Manouche, c'était ce minotaure qu'ils avaient sculpté ensemble et qui symbolisait à leurs yeux l'harmonie éternelle et l'amour intarissable.
- ALBERT. – Vous me prenez sans doute pour un arriéré, mais je sais qu'un minotaure, c'est un monstre mi-homme, mi-taureau. Qui aurait donc l'idée d'en faire une marque d'amour ?
- TABELLION. – Les mythes prennent souvent des dimensions imprévisibles et se prêtent à des interprétations que la raison saisit mal.
- ALBERT. – Et donc Adolphe ?
- TABELLION. – Adolphe n'avait jamais mis les pieds à Paris et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait entreprendre pour retrouver la trace de Manouche. Il ressentait un grand vide au cœur et il ne lésinerait sur aucun moyen. Son désespoir se lisait sur son visage et personne ne pouvait rester insensible à sa détresse. On allait l'aider et, jour après jour, il s'imaginait la douceur de resserrer Manouche dans ses bras. Pendant de longues semaines, il sua sang et eau à la recherche de Manouche.
- CHARLES. – Je sais maintenant pourquoi votre espèce ne m'a jamais inspiré confiance. Vous tissez des histoires abracadabrantes afin de soutirer de l'argent aux pauvres gens.
- ALBERT. – Les efforts d'Adolphe, ils aboutirent à quoi ?

- TABELLION. – Si tous ses efforts furent en vain, malheureusement ses enquêtes auprès de maintes autorités publiques alertèrent ce fonctionnaire haut placé, un certain Jules Simonet, pour qui la justice n'était pas boiteuse. Jules Simonet obtint une condamnation pour détournement et harcèlement de mineure avec une peine de prison ferme d'un an.
- ADOLPHE. – ô Manouche, mon ange.
- ALBERT ET CHARLES. – Nous allons en avoir le cœur net une fois pour toutes.
- (*Grand coup de tonnerre.*)
- ADOLPHE. – Un pas de plus et que le Feu du Ciel vous foudroie !
- TABELLION. – Messieurs, voyons, pourquoi êtes-vous maintenant aux cent coups ? Que d'agitation, vous n'avez donc plus de curiosité ?
- CHARLES. – Je n'aime pas beaucoup tous ces bruits. Je crois que je vais m'asseoir.
- TABELLION. – Voilà qui est plus raisonnable. Prenez une chaise, s'il vous plait. (*Charles et Albert s'assoient.*) En prison, Adolphe fut sous interdiction formelle de communiquer avec Manouche. A sa sortie de prison, on lui annonce que Manouche a épousé un British gentleman et on s'arrange à ce qu'il voie plusieurs photographes de l'heureux couple.
- ADOLPHE – Manouche, ma vie.
- (*Autre grand coup de tonnerre.*)
- CHARLES. – Nous devrions peut-être revenir plus tard.
- ALBERT. – Il n'empêche que la mère Racolet n'aurait pas dû faire les frais de cette amourette.
- CHARLES. – Ma pensée exactement.
- ADOLPHE. – Mal pensants et bêtes à manger du foin.
- CHARLES. – Je ne suis vraiment plus dans mon assiette.
- TABELLION. – La mère Racolet était une intrigante, une chipie qui avait déjà jeté son bonnet par-dessus les moulins. Elle savait tout de Manouche et d'Adolphe. Fatiguée de toujours tirer le diable par la queue, elle percevait chez Adolphe une ambition qui le rendait un parti enviable. Elle tira donc profit de son désespoir. En gros, elle jeta son dévolu sur lui, et sous de fausses apparences, de connivence en connivence, elle l'amena à l'idée du mariage.

- ALBERT. – Et l'enfant, monsieur le beau phraseur, n'est-ce pas une lâcheté d'abandonner son enfant ?
- ADOLPHE. – Vous avez vu sa tronche ? Est-ce qu'il me ressemble ?
- ALBERT ET CHARLES. – Cela en est trop. Nous sommes au chevet d'un mort-vivant.
- TABELLION. – Messieurs, c'est vrai qu'Adolphe est mort et vivant à la fois. Vivant mais la mort dans l'âme. L'enfant, il est d'un autre. Adolphe n'est pas le père. Qu'il vous suffise de jeter un coup d'œil sur lui et vous vous rendez compte que c'est le fils
- ALBERT ET CHARLES. – du laitier.
- TABELLION. – Du laitier. Il lui ressemble comme deux gouttes de lait. Mais le laitier ne voulut pas faire de la mère Racolet, Madame Laitière.
- ADOLPHE. – Manouche, mon amour. (*Il se lève. Albert et Charles sont effrayés comme s'ils étaient en présence d'un spectre.*)
- TABELLION. – Adolphe a cru revoir Manouche au bal—un simple mirage. Il a voulu noyer son chagrin. Il a un peu trop bu. Il est de retour au pays parce qu'il se croit suffisamment fort pour ne pas régurgiter toute cette douleur enfouie au tréfonds de lui-même.
- (*Adolphe retombe sur le lit.*)
- ALBERT ET CHARLES. – Il est retombé sur le lit. Est-il bien mort cette fois-ci ?
- ADOLPHE. – Manouououche !
- ALBERT. – (*A Tabellion.*) Je crois que votre clerc essaie d'attirer votre attention.
- TABELLION. – Excusez-moi un instant. Cela ne devrait pas prendre longtemps. (*Il sort.*)
- ALBERT. – Adolphe, il me semble que tu files du mauvais coton. Le boute-en-train que tu étais dans ta jeunesse s'est transformé en mauvais farceur.
- CHARLES. – Qui a basculé dans la sorcellerie et la magie noire.
- ADOLPHE. – C'est à une fête que je vous ai conviés, pas à un enterrement. Je vous demande de faire preuve d'un peu de patience. Croyez-moi, j'ai du divertissement en réserve pour vous.
- ALBERT. – Jusqu'ici j'ai le sentiment que nous sommes les victimes d'une mystification.
- TABELLION. – (*Reentrant.*) Vous deux, derrière le paravent, vite, sans discuter. (*A Adolphe.*) Mon clerc vient de m'aviser que vos anciennes conquêtes

concoctent un tour pendable. Elles viennent tapageusement de prendre congé de la fête et elles sont sur mes talons. Pourquoi avoir insisté qu'on les invite ? Marloupiot m'a fait jurer qu'il n'y aurait ici que des personnes de confiance et elles ne font, comme vous le savez, que d'attiser l'opposition contre lui.

ADOLPHE. – Ne vous mettez donc pas martel en tête. En toute chose, il suffit d'y mettre le prix. Vous-même, Tabellion, vous ne travaillez pas pour mes beaux yeux. Tout le monde s'achète à un prix.

TABELLION. – Je n'ai d'autre but que de vous soustraire à de gros déboires. Il n'y avait donc pas besoin que notre amitié fût mise à l'épreuve par ce coup de butoir.

ADOLPHE. – La jurisprudence aurait dû vous enseigner la circonspection. Les choses sont rarement ce qu'elles paraissent.

TABELLION. – Ah, la jurisprudence ? Elle a bon dos et elle gagnerait certainement à se frotter à un esprit aussi alambiqué et tarabiscoté que le vôtre.

ADOLPHE. – Tout beau, mon ami, ne vous fâchez pas. Je cherche seulement à savoir ce qu'elles ont au fond du cœur, ces ingrates. A chacune de ces dames, j'ai fait de grandes libéralités et maintenant que tout est parti en fumée, elles me harcèlent.

TABELLION. – On est ici en campagne pour le ministre Marloupiot qui trempe jusqu'aux baloches dans cette affaire de proxénétisme. Vos quatre dulcinées ont le bec trop effilé à mon goût.

ADOLPHE. – Quel rabat-joie vous faites ! Je veux me distraire, voilà tout. Elles croient que je suis sous l'effet d'un sédatif que Mortibus aurait ajouté à mon vin.

TABELLION. – Le petit vin qu'on verse ici lénifie sans additif et son effet, si je ne m'abuse, a déjà fait ses preuves.

ADOLPHE. – Mortibus prise la surenchère et il n'a de loyauté qu'envers les morts. Le barbiturique qui m'était destiné, c'est dans leurs verres qu'il vient de finir, mais en plus leur potion est assaisonnée d'un stimulant pas piqué des hannetons. (*Il tire deux petites fioles d'une de ses poches.*) Vous voyez ces deux fioles : celle-ci, bleu myosotis, contient un produit qui arrondit les aspects anguleux de la personnalité, et celle-là, rouge comme la braise, son contenu enflamme, embrase et dévergonde à tel point que, pendant quelques heures, vous ignorez la honte et le remords. Chacune de ces dames va connaître un dédoublement de personnalité qui va nous ébahir. Un peu comme *L'étrange affaire du Dr. Jekyll et M. Hyde*. A présent, je brûle de les voir vider leur sac de nœuds et de déjouer leur machination.

TABELLION. – Diable, à quoi faites-vous allusion ?

- ADOLPHE. – Prenez acte des instructions que je vous ai laissées et gardez-vous de toute improvisation. J’en garde la primeur.
- (Tabellion se sauve, Adolphe fait le mort. Pauline, Raymonde, Yvette et Lucie entrent.)*
- PAULINE. – Le voici notre gibier de potence en train de cuver son petit bromure.
- RAYMONDE. – Qu’on l’ensevelisse ce bambocheur et sa vie de patachon une fois pour toutes !
- LUCIE. – Du calme, à vous entendre on croirait que vous allez l’immoler.
- YVETTE. – L’occire me suffirait, sans cérémonie.
- LUCIE. – Il s’agit seulement de l’éreinter, lui et sa clique ministérielle. A trop fulminer, on risque d’amorcer le pétard avant l’heure.
- PAULINE. – Si vous saviez comme ça me soulage de lui cracher mon venin au visage à cet aigrefin. De la monnaie de singe, voilà tout ce qu’il me reste en récompense de tous les petits soins que je lui ai prodigués.
- RAYMONDE. – Et avoir l’audace, l’impudence de nous réunir. Ce bradeur de rêves pitoyables. Qu’on sonne l’hallali ! Mettons la bête à mort !
- YVETTE. – Lui et Marloupiot, un joli couple de pêcheurs en eau trouble et dire qu’on leur a servi de bouclier de respectabilité.
- PAULINE. – Et n’oubliez pas leur âme damnée, Tabellion, ce détrousseur de grand chemin. Eh oui, il est aussi de la fête. Je l’ai croisé en bas flanqué de son faux-jeton de saute ruisseau.
- LUCIE. – Alors on se met en besogne oui ou non ?
- RAYMONDE. – Quoi, Adolphe est plein aux as et sa fortune, il nous la doit en bonne partie. Notre réputation n’est-elle pas en lambeaux alors que son étoile, à lui, ne pâlit jamais ? Et vous voulez que je me maîtrise au moment même où je le tiens dans mes griffes.
- YVETTE. – Moi aussi j’étouffe de rage et quand je le vois, ici, allongé, tout tranquille, avec cette gueule qui n’en finit pas de trancher du grand seigneur....Oh ! Qu’on me retienne !
- PAULINE. – Je devine vos pensées. Vous voudriez bien lui couper les roustons, n’est-ce pas ?
- YVETTE. – Dites donc, j’ai remarqué un léger tressaillement.

- PAULINE. – Moi aussi.
- YVETTE. – Lucie, vous vous portez garante de la loyauté de Mortibus ?
- LUCIE. – A vous dire vrai, votre caquetage incessant m'exaspère.
- PAULINE. – Il est vrai que l'évocation de ce type d'ablation provoquera inévitablement un certain frisson chez n'importe quel homme, qu'il fût mort ou vivant.
- RAYMONDE. – Avouez tout de même que de sentir le roi de la fanfaronnade à portée de mon bistouri...
- YVETTE. – J'ai là un châtre-bique qui fera merveilleusement l'affaire....
- LUCIE. – Aucune réaction, Mesdames. Mortibus, croyez-moi, a fait du bon travail. Notre rimailleur dort dans les bras de Morphée...
- PAULINE. – Rimailleur, eh ? Il vous a donc fait le coup du voyage et de ses vers soi-disant blancs qui ne valaient pas tripette ? Attendez, ça me revient : « Mon trésor, que dirais-tu d'un voyage vers un espace enchanté ? »
- RAYMONDE. – « baigné dans une luminosité vaporeuse et chatoyante, »
- YVETTE. – « bercé au rythme de bruissements ténus : »
- LUCIE. – « Le gargouillis d'une fontaine, le gazouillis des oiseaux. Le froissement d'étoffes rares, le crépitement d'un feu de bois, le clapotis de la marée, le ronron d'un chaton. »
- RAYMONDE. – Il ne tarissait jamais dans l'énumération de bruissements, le tout bien sûr ponctué de baisers toujours plus pressants.
- PAULINE. – Et sans désenparer, il glosait sur le thème de la nudité chez les peintres contemporains.
- YVETTE. – Je connais la ritournelle : « La peinture est un langage ; l'art de voir est une discipline et le beau n'est pas un objet mais une forme de jouissance ». Des propos qu'il avait glanés dans quelque atelier.
- LUCIE. – Cela faisait partie de son protocole en paliers—bien orchestrés, bien rôdés et rondement arrosés—et qui n'avait d'autre dessein que de finir dans son lit.
- PAULINE. – A toi le pompon, roi de la barbouille et du grimage. Et vas-y que je te badigeonne, que je t'enduisse de mensonges.
- YVETTE. – Il est aussi fantoche que le gouvernement de Marloupiot. Des déjeuners

de soleil, voilà ce que fut notre place dans sa vie, un pis-aller pour la Manouche qui lui glissa entre les doigts.

(Toutes les quatre s'avancent vers le lit, deux de chaque côté. Atmosphère de cérémonie. Jeux de lumière.)

LUCIE. – Voici ta couronne, ô Roi.

YVETTE. – Que ta gloire arrive.

LUCIE. – Que la cérémonie du sacre commence.

PAULINE. – Que sa Majesté ait l'obligeance et la grâce de se familiariser avec tous les instruments nécessaires à l'intronisation.

LUCIE. – Avez-vous l'affublement de son Altesse ?

RAYMONDE. – L'accoutrement au grand complet, et les poudres et les fards et tout le saint-frusquin.

(Elles font étalage de tous les articles que contenait un énorme sac noir.)

LUCIE. – Imaginez, figurez-vous donc la tête de notre cher ministre et de son entourage trié sur le volet de la tartuferie quand ils verront leur mécène fagoté comme un bouffon qui n'a aucun égard pour la bienséance, la dignité et la gravité qu'on exige de mise à l'occasion de cet auguste rassemblement en son honneur.

PAULINE. – Gourmons Mesdames, saupoudrons, enfarinons, fardons à l'envi. Laissez libre cours à votre imagination la plus diabolique.

(Les quatre femmes procèdent à une transformation stupéfiante d'Adolphe.)

YVETTE. – N'est-il pas resplendissant ? L'image même d'un carême-prenant.

LUCIE. – Voici un petit cordage pour le ligoter. Ainsi il nous sera plus facile de le traîner jusqu'en bas où l'attend une brouette pavoisée de drapeaux tricolores.

PAULINE. – Passez-moi la corde. Je m'y connais dans les nœuds de toute sorte. Je vais le ficeler comme un saucisson.

(Tabellion, paniqué par la tournure des événements, fait irruption.)

TABELLION. – Tu n'en fais jamais d'autres ! Ne t'avais-je pas averti, Adolphe, que nous avions affaire à des vaches enragées ? Vous devriez être satisfait maintenant. Marloupiot et ses conseillers vont ne faire qu'une bouchée de nous s'ils vous voient dans un état pareil.

- YVETTE. – Ah ! vous faites une belle coterie
- (Adolphe n'a pas le temps de répondre car les quatre femmes, à l'unisson, sautent sur Tabellion et le plaquent à terre.)*
- PAULINE. – Là, la corde que je le garrotte.
- (Charles et Albert sortent de derrière le paravent.)*
- RAYMONDE. – A la bonheur. Vous tombez du ciel. Donnez-nous un coup de main pour transporter ces deux gaillards jusqu'à la brouette en bas de l'escalier.
- ALBERT. – Quel escalier ?
- LUCIE. – Allez, arrêtez de bayer aux corneilles. La fête nous attend ainsi que notre cher Marloupiot.
- (Pendant qu'Albert et Charles transportent Adolphe et Tabellion jusqu'aux brouettes, puis les traînent bruyamment à travers la salle jusqu'à la sortie au fond. Raymonde et Pauline les suivent en hululant, Yvette et Lucie changent la scène, posent la tribune, les chaises, etc., puis sortent. Projection du tableau de Gaston La Touche, [The Joyous Festival](#) [vers 1906] Retour de la bande qui décharge sans cérémonie Adolphe et Tabellion. Le ministre fait son entrée peu après.*
- ADOLPHE. – Mes respects, Monsieur le Ministre.
- MARLOUPIOT. – Enfin, Adolphe tu as perdu la tête ? Que signifie un accoutrement de la sorte ?
- ADOLPHE. – Garbo, avant de t'emballer, laisse-moi t'expliquer que tu es sur le point de recevoir un colis désopilant, et en quatre parts.
- MARLOUPIOT. – Et vous aussi Tabellion ? J'aurais cru qu'un juriste eût un peu plus de bon sens. Vous êtes congédié sur le champ. Quant à toi, Adolphe, ton explication, je la veux illico.
- ADOLPHE. – Quelle impatience Garbo. Mon explication, elle arrive, légère et suave comme une brise de printemps. La voici.
- (Les quatre femmes, toutes essoufflées, s'approchent du ministre.)*
- LUCIE. – Monsieur le Ministre, vous tombez à pic, il nous reste un peu de matériau pour vous costumer en effeuilleuse.
- (Sons de cloches.)*
- Vous entendez les cloches. C'est le quart d'heure de Rabelais qui

carillonne à vos oreilles.

MARLOUPIOT. – Quoi le quart d’heure de Rabelais ?

RAYMONDE. – C’est le moment, Marlou, où il faut payer la note. Allez, tombez le pantalon.

(Instinctivement, Marloupiot porte les deux mains sur sa ceinture.)

PAULINE. – Dites-moi, vous n’allez tout de même pas jouer l’humble violette. Un Marloupiot, jamais ! Celui-là même qui ne voit aucun inconvénient à ce que les femmes s’affichent en public avec un cache-fri-fri.

RAYMONDE. – Nous, vous savez, nous n’éprouverons aucune gêne que vous en fassiez de même. En fait nous vous y encourageons et tant qu’à faire, mettez-y un peu d’entrain pour rendre la chose divertissante avec peut-être un peu d’animation sous le cache-fri-fri.

MARLOUPIOT. – Mesdames, vous commencez à charrier...

YVETTE. – Non le charriage, c’est déjà fait. Marlou, vous n’auriez pas par hasard les pieds nickelés ? Car autant vous prévenir que nous ne sommes guère d’humeur à essuyer un refus ou à souffrir qu’on nous prive d’un plaisir délectable.

LUCIE. – Croyez-moi, vous serez mignon tout plein une fois notre travail de métamorphose accompli et, c’est juré, on prendra bien soin de votre fri-fri.

MARLOUPIOT. – *(A Adolphe.)* Ce n’est pas une brise vernale que je te réserve mais une de ces tramontanes qui va te figer les mandibules !

ADOLPHE. – Que de hargne, Garbo ! Ton attitude n’est pas très commerçante. Laisse-toi donc porter par le courant. C’est avec fierté que tu devrais arborer ton caleçon en flanelle. N’oublie pas Marloupiot, Forain et Cie. C’est de la bonne publicité pour la maison.

(Tabellion, les mains ficelées et bâillonné, pousse des petits cris étouffés.)

YVETTE. – Vous deux silence ou je ne réponds plus de moi.

PAULINE. – Et vous deux *(désignant Albert et, Charles)*, ôtez lui son bâillon *(celui de Tabellion)* et ne restez pas plantés là comme des piquets. Je vous constitue gardes du corps de ces deux loustics. Et attachez-les aux chaises.

(Marloupiot agit comme s’il s’apprête à fausser compagnie à son entourage.)

- On dirait que le pavé vous brûle les pieds, mon cher ministre. Vous ne seriez pas tenté de nous fausser compagnie ? N’y pensez même pas pour une petite seconde.
- RAYMONDE. – Si vous continuez sur votre lancée, Marlou, c’est déplumé que vous allez discourir.
- LUCIE. – On vous attend à la tribune dans cinq minutes. Que signifie donc cette velléité de fuir comme un lâche ? Dois-je en conclure que notre zèle vous paraît un brin intempestif ou craignez-vous que vos adulateurs, au lieu de vous saluer avec des vivats, ne vous vouent aux gémonies ?
- MARLOUPIOT. – Mesdames, vous me croyez un scélérat, un filou, un fripon,...
- YVETTE. – Tous les trois et plus encore.
- MARLOUPIOT. – Je vous en conjure, donnez-moi le temps de vous faire connaître les tenants et les aboutissants de cette affaire de proxénétisme et vous vous rendrez compte que je suis la victime d’un complot au plus haut niveau de l’échiquier politique
- PAULINE. – Excusez du peu ! J’ai le cœur qui saigne !
- LUCIE. – On est sur le pied de la guerre et notre siège est fait à votre sujet. Les détails de l’affaire, on ne les connaît que trop bien. Alors, vos fadaïses, vos faux-fuyants, Marlou, on n’en a que faire. On les connaît par cœur.
- YVETTE. – Vos attermoïements de girouette, de tourne-casaque n’auront d’effet que de vous servir à reculer pour mieux sauter.
- RAYMONDE. – Dans mes bras, Marlou-toutou ! Et alors cet article du dernier bateau chez Marloupiot-Forain, ce caleçon en flanelle et le petit tutu qu’il couvre, vous l’exhibez délibérément ou on vous dépouille ?
- LUCIE. – On va le dépiauter notre chaud lapin. On va enfin savoir si vous avez du cœur au ventre, Marlou.
- MARLOUPIOT. – Mesdames, je crois que nous pouvons trouver un terrain d’entente.
- RAYMONDE. – Marlou, pourquoi faire autant de chichis autour d’un fri-fri qui ne rapporterait que quelques sous aux enchères ?
- TABELLION. – Je proteste contre vos agissements qui bravent toutes les convenances.
- YVETTE. – Protestez mais posément, je vous prie, ou bien on remuselle.
- PAULINE. – Histoire de s’amuser, quelle est votre proposition ?

- MARLOUPIOT. – Nous venons d’acheter l’exclusivité de la nouvelle collection d’un couturier en vogue. Comme vous portez si bien la toilette, je vous propose de passer dans son salon. Dites à Madame Doudounard que vous venez de ma part. Elle vous éblouira de son assortiment de chapeaux chargés de plumes exotiques, de gants de soie rebrodée, d’ombrelles en manche d’ivoire sculpté et d’exquises bottines de cuir.
- YVETTE. – Scélérat, filou, fripon et en plus suborneur !
- LUCIE. – Oh ! Je ne sais pas ce qu’il m’arrive. Il faut que je m’allonge un instant. J’ai comme un coup de sang.
- (Soudainement, les trois femmes prennent un siège. Elles semblent affligées d’un malaise.)*
- ADOLPHE. – Une brise de printemps souffle dans les parages. Tout vient à point à qui sait attendre.
- TABELLION. – Dieu grand merci. J’étais sur le point de recourir à la force.
- ADOLPHE. – Tabellion, notre lion ! Tabellion, notre lion ! *(A Fernand, Charles et Albert.)* Allez, maintenant vous pouvez nous détacher.
- PAULINE. – Oh ! Il fait si chaud ici. *(Elle s’évente à l’aide d’un éventail.)* Tout d’un coup, je me sens toute chose. Monsieur le Ministre, Pourriez-vous m’apporter un verre d’eau ?
- MARLOUPIOT. – Avec plaisir, Pauline. *(A Charles et Albert.)* Messieurs, allez chercher de l’eau fraîche pour ces dames. *(Ils reviennent avec un pichet d’eau et quelques verre. Marloupiot verse de l’eau dans les verres.)* Voici Pauline.
- PAULINE. – Merci Monsieur le Ministre.
- MARLOUPIOT. – Vous vous sentez mieux ?
- PAULINE. – Oui, mis à part que là-dedans *(elle se met la main sur l’estomac)* ça gargouille et j’ai des frissons qui me sillonnent tout le corps.
- MARLOUPIOT. – C’est sans doute l’émotion d’avoir revu Adolphe qui vous a égaré l’esprit.
- PAULINE. – A vous parler franchement, Monsieur le Ministre, je ne sais vraiment pas pourquoi je ne vous l’ai pas dit plus tôt, mais vous êtes un homme de grande mine et de belle tournure avec un air si distingué. Cette rose à votre boutonnière et le coloris de ce nœud papillon, c’est le comble du chic. *(A voix basse.)* Un peu plus tard, peut-être pourrait-on se retrouver au petit jardin ?
- RAYMONDE. – Pauline, voyons, n’accaparez pas Monsieur le ministre à vous seule. *(Elle*

le tire de côté.) Je ne sais pas si vous en avez conscience, mais je trouve que vous avez un popotin des plus affriolants. J'aimerais y mettre la main pour m'assurer qu'il est bien nature, sans capitonnage.

MARLOUPIOT. – Je vous suis gré de ce compliment. Sachez, ma chère Raymonde, que tous les Marloupiot se targuent d'avoir les arrière-trains les plus galbés de la région. Entre nous, mon petit nom, c'est Garbo ce qui signifie grâce en italien et qui est à l'origine du mot galbe en français. (*En aparté.*) Quant à votre requête, j'y accéderai volontiers, mais dans un lieu un peu plus privé si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

YVETTE. – Et moi qui croyais qu'on vous appelait Libidorama.

MARLOUPIOT. – Cela aussi, manière de plaisanter, mais c'est venu un peu plus tard. Vous ne savez pas ma joie de vous sentir toutes acquises à notre cause. J'aimerais qu'on prît notre photo à tous les cinq pour la postérité. (*A Adolphe et Tabellion.*) Je comprends encore mal ce que vous avez manigancé, mais je dois dire que c'est un coup de maître. Cela mérite la photo. (*Aux dames.*) Vous ne faites aucune objection à ce qu'Adolphe et Tabellion nous joignent pour la photographie.

LUCIE, PAULINE,
RAYMONDE ET YVETTE. – Plus on est de fous, plus on rit. Et vous aussi, Albert et Charles, Venez !

(Les femmes se pressent autour de Marloupiot et lui démontrent des marques d'affection.)

MARLOUPIOT. – Oh maintenant, je sens que ça s'affole dans la flanelle.

RAYMONDE. – Moi aussi, j'ai la bougeotte. Commandez donc à Fri-fri de se tenir tranquille un peu plus longtemps. J'ai une idée ou deux à son sujet.

(Séance photographie. Marloupiot s'apprête maintenant à se lancer dans un discours.)

MARLOUPIOT. – Mes chers compatriotes—j'avais préparé un discours bien ficelé afin de dénoncer la vindicte publique pour laquelle certains veulent me désigner. Cependant, ces quatre dames qui en étaient le fer de lance ont, de toute évidence, eu un revirement de cœur. Ce déploiement d'affection inespéré, mais néanmoins bien apprécié, n'est-ce pas la preuve tangible et le témoignage le plus irréfutable que vous devez m'accorder votre confiance pour un nouveau mandat au terme duquel nous accomplirons ensemble l'impossible ?

(La fête bat son plein. Le vin coule à grands flots. Adolphe, Tabellion, les quatre dames boivent dans la gaieté générale. Marloupiot est rayonnant. Il embrasse tout le monde.)

Je suis béni des dieux. On vient de me souffler à l'oreille le nouvel ordre

du jour : plus de discours. Hurle avec les loups et festoie jusqu'au petit matin. Il ne me reste donc plus qu'une chose à dire : Vive la France !

Tous. – Vive Marloupiot ! Vive Marloupiot !

Fin.

Editor's Note : Ci-gît Adolphe was inspired by both Jean-Louis Forain's "After the Ball, the Reveler" (1881) and Gaston La Touche's "The Joyous Festival" (circa 1906) in the Dixon Gallery and Gardens, Memphis, TN. <http://www.dixon.org/collections> and used in the 2013 production with gallery permission.